

LA PORTE OUVERTE

Premier épisode: Joanne Bélair

Un après-midi d'août 1976, une jeune femme se retrouva sur le quai du terminus d'autobus de la rue Catherine à Ottawa. Ramassant son seul bagage, un sac à dos défraîchi ayant appartenu à son père, elle le hissa sur ses frêles épaules puis, d'un geste gracieux, dégagea sa longue tresse blonde qui lui retomba au milieu du dos. Mince dans sa jupe indienne aux teintes mordorées lui effleurant les chevilles, arborant un air à la fois timide et déterminé, Geneviève se tenait sur place, immobile, balayant de son regard bleuté les voyageurs qui, devant elle, se précipitaient vers la sortie comme saisis d'une urgence lui étant inconnue, pressés de revoir un être cher peut-être ou juste ravis de rentrer enfin à la maison.

Rien de tel pour elle. Être là ou ailleurs lui importait peu. Atterrie à Ottawa par hasard, elle aurait bien pu se retrouver n'importe où ailleurs au pays puisqu'elle était montée à bord du premier autobus prêt à partir. Rien ni personne ne l'attendait ici.

Lorsqu'elle sortit finalement de la gare, le trottoir était déjà désert. Un seul véhicule patientait encore au pied de l'arrêt de taxis. Tout au long de la journée, le ciel s'était progressivement converti au gris, rassemblant son troupeau de nuages au-dessus de la ville. Malgré le vacarme des voitures circulant à toute vitesse sur le Queensway et le vent piégé bourdonnant entre les façades des bâtiments, un grand silence régnait en elle. La jeune femme se laissa choir sur un banc.

Elle se revoyait tôt ce matin-là, se contenter de bourrer son sac des objets les plus précieux à ses yeux: quelques photos écornées de ses parents et de son frère, sa couverture-doudou toute douce et élimée qui l'escortait partout depuis sa tendre enfance, quelques jeans et T-shirts assortis ainsi que, trésor inestimable, son journal. Camouflé sous un

cartonnage épais, des pages et des pages noircies de sa fine écriture relataient son quotidien. Quiconque le lirait n'y trouverait qu'un ramassis de banalités sans intérêt, rien à voir avec les journaux d'Anaïs Nin ou de Simone de Beauvoir dont la lecture l'avait passionnée, ni même avec la légèreté du "journal à quatre mains" des soeurs Benoîte et Flora Groult qui l'amusait tant, mais juste une succession de mots jetés pêle-mêle sur la page parce qu'il le fallait. Ce carnet contenait tout ce qu'elle était, tout ce qui l'écrasait et tout ce qui la fuyait pendant qu'elle s'essoufflait à chercher à l'atteindre. Elle fût tentée de le sortir pour y noter les événements de la journée mais, sauf un ennuyeux trajet en autobus, il n'y avait rien à écrire.

Ce fût ce moment que choisit le ciel pour se déverser en trombes sur le sol. Sauvage, la pluie l'attaquait sur tous les fronts. Ramassant son sac en toute hâte, la jeune femme courut s'abriter derrière les portes vitrées du terminus, tentant de mettre de l'ordre dans ses pensées et de prendre une décision sur la suite des choses. C'est alors qu'une voix féminine, derrière elle, l'interpela:

- Est-ce que tu n'irais pas du côté de l'Université d'Ottawa par hasard?

Prise au dépourvu, elle s'empessa de marmonner pour toute réponse:

- Non, pourquoi?

- Parce que je me demandais si tu serais intéressée à partager les coûts de la course en taxi.

Avec toute cette pluie, je ne me vois pas aller attendre l'autobus ni marcher...By the way, je suis Brigitte.

- Moi, Geneviève, balbutia-t-elle.

Son interlocutrice haussa ensuite les épaules, résignée et lâcha:

- Dommage!

Sonnée, Geneviève reçût ce mot comme une porte claquée en plein visage. On venait de lui tendre la main, (n'est-ce pas ce qu'elle espérait au fond d'elle-même?), et sans réfléchir, elle avait refusé de la prendre. À deux doigts de commencer un nouveau chapitre de sa vie, sa peur de l'inconnu reprenait encore une fois le dessus. C'était insupportable!

Alors que Brigitte s'apprêtait à braver les intempéries, elle s'entendit dire:

- Je veux bien.

Brigitte interrompit son geste pour se tourner vers elle, sourire et lui lancer simplement:

- Allons-y!

Dès qu'elles furent installées sur la banquette arrière du taxi, Geneviève l'entendit jeter au conducteur:

- Déposez-moi au coin d'Henderson et de Laurier s'il-vous-plaît.

La voiture s'était engagée sur la route, roulant trop rapidement comme le font tous les taxis, lorsqu'elle se tourna vers Geneviève pour lui demander:

- Et toi, où te dépose-t-on?

Geneviève hésita avant de répondre. Que devait-elle dire? Inventer une adresse pour bien paraître? Avouer qu'elle n'avait pas d'endroit où aller? Se faire déposer devant le parlement? Sans conviction, elle répondit qu'elle descendait au même endroit qu'elle.

- Tu ne sais pas où aller, c'est ça?

Et sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle répliqua en toute simplicité, comme si cela allait de soi:

- Tu n'as qu'à venir chez moi! C'est une maison qu'on partage entre étudiants. Tu verras, c'est vraiment sympa!

Deuxième épisode par Josiane Klassen

Habiter dans une maison d'étudiants convenait parfaitement à Geneviève. Tout s'était déroulé très vite. Josée et Renée, les colocataires de Brigitte, l'avaient très bien accueillie, sachant que Sophie qui devait occuper une des chambres à partir de septembre s'était désistée. Occuper une grande chambre côté cour était un bonheur inattendu pour Geneviève, qui sourit quand elle pénétra dans la pièce aux fenêtres encadrées de moulures de bois devant lesquelles un bureau en chêne se mirait.

Cette nuit-là, recouverte de sa doudou, elle dormit profondément dans le lit accolé aux murs couleur pêche. Le lendemain, une réunion autour du petit déjeuner suffit pour que Geneviève signe un bail la liant à ses colocataires, pour que Renée l'informe d'un poste vacant à la librairie sur la rue Elgin

et que Josée l'invite à s'inscrire en tant qu'étudiante libre dans un domaine de son choix. Devant l'enthousiasme de ses compagnes, Brigitte riait de bon cœur, mais Geneviève, cette fois décidée à de ne pas fuir la chance qui s'offrait, prit toutes les offres au sérieux et, dans les jours qui suivirent, elle s'inscrivit à un cours d'introduction à la psychologie et fut embauchée à la librairie trois jours semaine.

Travailler à la librairie lui plut immédiatement, d'autant plus que cette librairie associée au Centre national des Arts attirait une clientèle unique, souvent des comédiens, des artistes qui lui rappelaient son frère, son cher frère poète et guitariste, parti l'année dernière sans lui dire où il allait.

À l'heure du midi, Geneviève traversait la rue Elgin et montait au dernier étage de la « galerie nationale » pour se restaurer à la cafétéria d'où elle observait les gens marcher vers le Parlement, le Château Laurier ou le Centre Rideau. Ces moments la comblaient, de même que ceux du mardi soir lorsqu'elle étudiait à l'université. Les autres soirs cependant, elle ressentait le besoin de s'enfermer dans sa chambre, s'asseoir à la fenêtre pour contempler le jardin joliment embroussaillé et sortir son journal. Depuis son arrivée à Ottawa, une seule phrase était sortie de sa plume : « *Avancer, avancer et respirer* ».

– Pourquoi, se demandait-elle, pourquoi est-ce que je ne suis plus capable d'écrire ?

Les jours de congé, elle s'obligeait à bouger, explorer la ville, changer d'air. Elle évitait les cafés où elle se retrouverait seule avec son journal et sa fameuse phrase – *avancer, avancer, respirer* – phrase qui s'incrétait dans sa tête, la hantait et qui, au lieu de la motiver, alourdissait son cœur. Comme sa plume ne voulait plus rien dire, Geneviève décida de lire. Sa patronne libraire, lectrice passionnée, lui avait recommandé un livre qui l'avait bouleversée. « Lis-le, avait-elle dit ; je ne t'en dis pas plus, tu verras, c'est un livre unique. » Le jour suivant, elle s'aventura le long du canal

Rideau avec le livre recommandé intitulé *Mars* de *Fritz Zorn*, enfoui au fond du sac à dos de son père. Les arbres, les fleurs tout au long de la berge et le doux clapotement de l'eau l'absorbaient tellement que toutes pensées dérangeantes s'étaient enfuies. Après une demi-heure de marche lente et contemplative, elle aboutit dans un parc qu'elle ne connaissait pas, un parc où les arbres déployaient leurs branches largement, où les écureuils et les oiseaux insoucians jasaient dans le calme de cette fin d'après-midi. *Arborétum*, lut-elle sur une affiche. Comment résister à cet endroit ? Elle choisit de s'asseoir à l'ombre contre l'écorce rugueuse d'un arbre dont les branches s'inclinaient gracieusement comme une ombrelle. Devant elle, des fleurs tachaient le gazon de jaune tandis que le soleil jetait ses rayons là où les arbres daignaient les laisser passer. Geneviève étendit ses jambes sur l'herbe fraîche. Presque heureuse, elle ouvrit son livre à la première page et lut : *Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la Rive Dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on en juge d'après ce que je viens de dire.* Le livre tomba sur le gazon sans déranger le silence. Geneviève, le regard fixe, ne s'aperçut pas que le vent s'amusait à en tourner les pages comme s'il voulait connaître la fin de l'histoire. Elle se leva, le ramassa et le jeta brusquement dans son sac. Puis, sans ne plus rien voir du charme des lieux, elle fit le chemin à rebours vers sa maison. Épuisée, elle se laissa choir toute habillée sur son lit et ferma les yeux.

Au milieu de la nuit, la souffrance la réveilla ; les larmes longtemps restées captives dans son cœur se déversèrent sur ses joues en silence. Elle courut à son bureau, ouvrit son journal et raya à grands traits noirs sa fameuse phrase. Puis les mots si longtemps étouffés jaillirent et se répandirent sur les pages de son journal largement ouvert : *Contrairement à Zorn, je n'ai pas le cancer ni personne de*

ma famille n'en est atteint. Chez nous, le cancer est plus profond, plus subtil, c'est un cancer de l'âme et nous l'avons tous. Depuis que papa est parti sans rien dire il y a cinq ans, je ne respire plus. Je ne sais pas où il est ni pourquoi il nous a quittés. L'année dernière, c'est mon grand frère Michel que j'aime tant qui est parti. Il m'a juste dit qu'il n'en pouvait plus de vivre comme si tout allait bien alors que nous étouffons sous des secrets que personne ne veut révéler. Moi, je suis restée avec maman et avec ma peine que j'ai aussitôt étouffée. Il m'a fallu cette enveloppe trouvée par hasard. Une lettre reçue trois ans plus tôt selon la date oblitérée sur le timbre. Sur l'enveloppe, j'ai bien reconnu l'écriture de papa. L'adresse de retour n'y était plus, déchirée sans doute. L'enveloppe était vide. J'ai fouillé partout, même dans les affaires de maman pour trouver la lettre manquante. Sans succès. Quand j'ai osé montrer l'enveloppe à maman, elle m'a accusée de fouiller dans ses affaires. Puis elle a fermé la porte à toute explication et a repris sa vie comme si de rien n'était, comme si tout allait bien, s'attendant à ce que j'agisse comme elle. J'ai obéi pour un temps. Puis je suis partie sans rien dire moi aussi ; j'avais trop besoin d'air.

Geneviève referma son journal, regarda par la fenêtre et murmura : « Où es-tu papa ? Où es-tu Michel ? ». Seule l'obscurité lui répondit en lui renvoyant dans la vitre sa propre image. « Que faire maintenant, que faire ? » dit-elle à son reflet qui se contenta de mimer son inquiétude.

Troisième épisode par Mario Séguin

Tant de questions restaient sans réponse. Geneviève demeura à la fenêtre pendant de longues minutes, laissant cheminer ses pensées vers toutes sortes d'hypothèses déconcertantes. Ignorer à quel endroit ils vivaient maintenant la rongait lamentablement. C'était comme si elle s'éteignait lentement, consumée par un chagrin sans fin.

Son regard errait, mais elle ne voyait rien, ne distinguait aucune forme précise. Les vapeurs de l'inconnu mêlées à celles de la peur brouillaient toute image possible. Alors, elle songea à son passé. Elle revit son enfance et sa maîtresse favorite de cinquième année. Comment s'appelait-elle déjà ? Ah oui, Madame Bisailon. Puis, au souvenir de l'aube de son adolescence, elle grimaça et se remémora de quelle manière elle échappait aux moments pénibles de cette traversée si ingrate : son premier journal intime. De peur que son précieux carnet soit découvert par son frère, elle avait pris soin de le cacher au fond de sa garde-robe.

L'idée de tenir un cahier semblable lui vint à la suite de la lecture du *Journal d'Anne Frank*. La jeune auteure l'avait émerveillée avec son sens de l'observation de la race humaine. Elle aurait aimé posséder le même esprit vif et analytique. Mais, l'émotive Geneviève se laissait dérouter par les embûches de la vie. En fait, elle ne s'égarait pas : elle les fuyait.

De nouveau, sa mère occupa sa conscience. Les interrogations se bousculèrent soudainement dans sa tête. Pourquoi ne pas lui parler de son père ? Protégeait-elle son mari ? Si oui, pourquoi ou de quoi ? Était-elle contrariée ? L'avait-il trompée ? Tous ces questionnements l'insécurisaient au plus haut point. Geneviève ne parvenait plus à réfléchir calmement. Son regard s'embrouilla de larmes à nouveau. Déprimée, elle courut vers son lit et s'y affala.

Sa coloc, Brigitte, cogna discrètement à la porte.

- Geneviève, es-tu là ?

- Oui, oui. Entre, répondit-elle en essuyant rapidement ses yeux et souhaitant que Brigitte ne remarque rien.

- Tu ne travailles pas aujourd'hui.

- Non. L'horaire a changé cette semaine.

Sans gêne, Brigitte prit place près d'elle et nota le cahier de Geneviève ouvert.

- Tu lis quoi ? Et cette photo, c'est qui tout ce monde-là ?

Geneviève sursauta et arracha son précieux carnet des mains de Brigitte. Son geste brusque surprit cette dernière qui ne s'attendait pas à une réaction aussi vive.

- Alors ?

- Ce sont mes parents, mon frère et moi quand j'avais quinze ans.

- Vraiment ? s'enquit Brigitte qui scruta de plus près le cliché couleur polaroid. Tu ne ressembles pas à ta famille.

- Pourquoi dis-tu ça ?

- Parce qu'ils ont tous les cheveux foncés et les yeux bruns alors que tu es blonde aux yeux bleus.

Est-ce que ce sont tes parents adoptifs par hasard ?

Geneviève ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit tant la remarque de Brigitte lui coupait le souffle.

- Tu ne réponds pas ?

- Euh..., balbutia Geneviève encore sous le choc. Mais non, c'est mon père et ma mère et mon frère Michel.

- Si tu le dis. Mais, regarde-moi donc toi, tu as les yeux bien enflés. T'as pleuré. Qu'est-ce qui se passe ?

Puis, devinant probablement le désarroi de Geneviève, elle poursuivit :

- C'est à cause d'eux. Tu t'es enfuie de chez toi, n'est-ce pas ?

Geneviève ne répondait pas et la fixait comme si elle sortait d'outre-tombe. Brigitte, qui tout à coup se rappela pourquoi elle était venue voir Geneviève, lui demanda :

- Oublie ça pour l'instant. On s'en va boire une bière à l'université, tu nous accompagnes ?

- Je préfère rester seule pour le moment. Je vous rejoindrai plus tard.

- Comme tu voudras.

Le silence récupéra sa place dans l'appartement après le départ du trio. Geneviève replongea dans ses inquiétudes, mais, cette fois avec de nouvelles questions qui l'angoissaient davantage.

Fébrilement, elle fouilla et trouva son stylo dans le fond de son sac à main. Ses doigts manièrent la plume d'un aplomb qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps. « QUI SUIS-JE ? » finit-elle par écrire en lettres détachées et en majuscule.

« Est-ce la raison pour laquelle papa est parti ? »

« Et Michel, aurait-il découvert un secret qu'il n'a pas osé partager avec moi parce qu'il me concerne ? »

« Le mutisme de maman s'explique-t-il en raison de ma naissance ? »

Geneviève passa la nuit à réfléchir au propos de Brigitte sur la photo. Cette idée d'adoption méritait-elle de s'y attarder ?

Le lendemain, après son quart de travail en matinée à la librairie, elle se promenait sur la rue Rideau. La vitrine d'un magasin de jeans, le *Slack Shack*, attira son regard et, comme pour la narguer, une vendeuse ajustait de nouveaux vêtements sur un mannequin. Sa balade l'amena ensuite jusqu'au mail de la rue Sparks. Une odeur de patchouli émanait d'une boutique aux allures hippie. Au loin, un attroupement de personnes aiguïsa sa curiosité. En s'approchant, elle distingua le son d'instruments de musique. Un groupe d'artistes en herbe offrait aux passants un concert gratuit. Le boîtier d'une guitare ouverte gisait par terre et servait à recueillir les pièces de monnaie lancées par ceux et celles qui aimaient la prestation du quatuor de jeunes hommes aux cheveux longs.

Le cœur de Geneviève s'enflamma subitement.

« Mais, est-ce Michel que je reconnais parmi eux ? »

Quatrième épisode par Any Gravelle

Geneviève camoufla son visage à l'aide d'un foulard. Elle voulait s'assurer que Michel était le musicien sans que lui la reconnaisse. Elle n'était pas certaine de vouloir reprendre contact avec

cette famille qui n'était peut-être pas la sienne. Il jouait vraiment bien, elle ne se souvenait pas que son frère ait un tel talent, mais les choses avaient changé depuis le départ de leur père.

« Mon bon sens me dit que je devrais faire la paix avec mon passé, si je veux avancer. »

Elle adorait sa nouvelle famille, ses études en psychologie et elle n'échangerait son travail à la librairie pour rien au monde.

« Pourtant, je ne serais pas heureuse, si je ne connais pas la vérité. »

Le talentueux musicien termina son court concert et annonça qu'il allait être de retour au même endroit à la même heure le lendemain. Geneviève s'approcha du chapeau pour y déposer un cinq dollars. Pour rester incognito, elle mentionna qu'elle se prénomait Jennifer.

- Je m'appelle Michel, j'espère avoir la chance de vous revoir demain.

Geneviève acquiesça et tenta de cacher sa surprise pour ne pas éveiller les soupçons. Elle retourna à l'appartement et s'enferma dans sa chambre pour réfléchir à un plan. Elle devait dire la vérité à son frère et lui demander s'il avait des informations concernant son adoption. Elle n'avait jamais rencontré ses grands-parents, il était possible qu'ils eussent les cheveux blonds et les yeux bleus. Le lendemain, elle retourna au travail et attendait la pause du dîner avec impatience. Au lieu de manger, elle se rendit au coin de la rue où son frère jouait et décida de lui dire la vérité. Maintenant qu'elle était à visage découvert, Michel reconnut immédiatement sa sœur.

- Je me demandais si j'allais te revoir un jour.

Elle regarda le silence tout en le fixant du regard. Elle cherchait les bons mots pour lui faire avouer qu'elle était adoptée.

- J'avais besoin de prendre mes distances, tu devrais me comprendre. Je ne vois pas nos parents autour.

Michel déposa sa guitare dans son étui. Il aimait bien sa jeune sœur malgré leurs différences, la quitter fut une des décisions les plus difficiles à prendre.

- Non, je n'ai pas eu des nouvelles de notre père depuis longtemps et je me suis retrouvé ici sans y avoir réfléchi.

Elle lui raconta en détail sa récente aventure jusqu'au moment où elle lui posa la question qui tue.

- Est-ce que j'ai été adopté ?

Avant de répondre, Michel invita Geneviève au café au coin de la rue. Il avait gagné assez pendant son concert pour se permettre un bon repas chaud. Il savait que la fameuse question viendrait un jour ou l'autre. Il avait espéré qu'en quittant sa famille, il échapperait à cette discussion.

- J'ai tenté d'obtenir l'information de nos parents quand ils t'ont ramené à la maison avec tes cheveux blonds, mais ils n'ont rien voulu me dire.

Déçue, Geneviève fixa son cappuccino. Elle espérait que son frère lui donne plus d'information sur son passé. Elle prit une gorgée tout en réfléchissant à un moyen pour trouver des réponses à ses questions.

- Désolé de ne pas pouvoir répondre à ta question, mais on pourrait aller faire des recherches aux archives ou retourner à la maison de notre enfance pour vérifier dans les fameuses boîtes de notre mère.

La jeune femme hésita un peu, elle venait tout juste de faire une croix sur son passé et s'habituer à sa nouvelle vie. Elle n'avait pas pris conscience qu'en posant cette question à son frère, elle devrait se torturer encore plus longtemps pour trouver ses réponses.

- J'ai peur de le regretter, si je continue mes recherches.
- Sache que je vais rester ton frère, peu importe ce que l'on va découvrir.

Geneviève n'était pas certaine de pouvoir croire ses paroles. Il l'avait quitté une fois, qu'est-ce qui l'empêcherait de le faire une seconde fois. Elle avait peu de foi en les hommes surtout en son père et lui. Il semblait sincère, pourtant elle hésitait à accepter son offre. Elle termina son café, paya pour le sien et donna rendez-vous à Michel devant les archives le lendemain. Cela lui donnerait l'après-midi pour s'y préparer.

Fin du récit par Joanne Bélair

Ce soir-là, Geneviève s'installa à son bureau pour écrire son journal. Enchevêtrée dans la toile du passé, elle avait l'impression d'entrebaïller la porte d'un vieux grenier où une foule d'objets s'étaient entassés à l'abri des regards. Ces choses, ces pensées, ces sentiments utiles à un moment donné de sa vie se retrouvaient maintenant pêle-mêle et déchues parmi d'autres épaves irrémédiablement mises de côté. Cet amoncellement de décombres avait pris avec le temps comme un petit goût de moisi!

Elle avait fui la maison pour oublier tout cela. S'éloigner lui avait paru la meilleure manière de faire du ménage dans sa vie, mais tout lui revenait aujourd'hui en pleine figure. Elle devait encore combattre ses ombres...

Geneviève se mit à écrire. Elle nota que l'histoire de sa présumée adoption n'était qu'une des nombreuses fabulations que beaucoup de jeunes, et peut-être elle-même, inventent pour tolérer les défaillances parentales et rendre le présent plus tolérable. Que ce fût vrai ou pas, elle savait que cela n'avait rien à voir avec le réel secret de sa famille, celui qui avait séparé ses parents, causé la dépression de sa mère, éloigné Michel et l'avait blessé à jamais. La recherche de ses origines biologiques n'était qu'un prétexte pour renouer avec son frère, car c'était elle qui détenait la clé de l'énigme, elle qui avait découvert la vérité.

Elle déposa son stylo, le cerveau en ébullition. Lui fallait-il la révéler à Michel? Ou continuer à s'enterrer dans le silence? Elle sentit soudainement l'abîme du désespoir s'ouvrir en elle et, sans prendre conscience de ce qui lui arrivait, fût emportée par une vague déferlante de chagrin. La coquille dans laquelle elle s'était si bien enfermée venait de craquer.

Les larmes avaient jailli, inondant son visage d'interminables rigoles. Elle s'étonna elle-même de la fureur de sa peine qu'elle n'arrivait plus à contenir. La jeune femme se mit à mordre son oreiller pour étouffer le bruit des sanglots. Elle n'aurait pu dire combien de temps dura la crise mais lorsqu'une accalmie se présenta, elle sortit avec l'intention de se faire couler un bain. Lorsqu'elle ouvrit la porte, Brigitte se tenait appuyée contre le mur du corridor, le visage rongé d'inquiétude.

- Est-ce que ça va? lui demanda-t-elle.

La première réaction de Geneviève fut de s'excuser du dérangement en baissant la tête de honte.

- Que se passe-t-il? Tu peux me parler si tu veux.

Geneviève hocha la tête en signe d'assentiment et la suivit dans sa chambre.

Lorsqu'elles fûrent toutes les deux installées sur le lit, emmitouflées dans une couverture,

Geneviève se confia:

- Quand je suis partie en août dernier, c'est que je ne pouvais plus supporter ma mère une minute de plus tellement je lui en veux.

Brigitte, silencieuse, attendit la suite. Geneviève lui résuma en quelques phrases le départ impromptu de son père, les périodes de tristesse et de hargne de sa mère et l'éloignement de son frère.

- Tu te rends compte, mon père a pris son café avec nous à la table du déjeuner comme d'habitude puis, l'après-midi, en rentrant de l'école, il avait disparu à jamais. Je n'ai plus eu aucune nouvelle de lui depuis.

- Tu sais pourquoi? l'interrogea Brigitte.

- J'ai posé un tas de questions à ma mère mais elle s'entêtait à me répéter qu'elle n'en savait rien. En plus, elle ne cessait de le critiquer durement, de l'injurier et de le déprécier devant nous. Puis, un jour, elle nous imposa le silence. Le sujet était clos.

- Cela a dû être pénible pour toi!

- Je me suis habituée à la longue. C'est fou comme l'être humain peut s'adapter à l'inconcevable avec le temps!

Geneviève lui rapporta ensuite l'épisode de l'enveloppe trouvée provenant de son père et de la réaction négative de sa mère lorsqu'elle l'avait confrontée.

- Sais-tu ce que contenait cette enveloppe? s'enquit Brigitte, piquée par la curiosité.

- Malheureusement non, soupira Geneviève.

Toujours pelotonnée sur les oreillers, apaisée par la présence chaleureuse de son amie à ses côtés, Geneviève s'appêtait enfin à lui révéler le noeud de l'histoire.

- J'ai appris la raison de l'abandon de mon père tout à fait par hasard, déclara Geneviève. Le matin de ma fuite, je suis partie m'acheter des jeans au centre commercial lorsque j'ai aperçu André, un ancien ami de mon père. Il s'est approché de moi pour me demander de ses nouvelles et je peux te dire qu'il a été vraiment surpris lorsque je lui ai répondu qu'il nous avait quitté depuis 5 ans et que je ne savais ni où il était, ni pourquoi il était parti. C'est alors qu'il m'a fait asseoir sur un banc pour me parler. Selon lui, mon père avait une liaison. Je n'ai pas été vraiment surprise de cette révélation que j'avais envisagée à plusieurs reprises. Je n'arrivais juste pas à comprendre sa rupture avec nous, ses enfants.

Geneviève respira profondément avant de poursuivre:

- Et il a ajouté, avec un homme!

Le visage de Brigitte exprima probablement le même état de stupéfaction que le sien lorsqu'André lui avait fait cet aveu. Elle observait son malaise, visible par une inconfortable agitation doublée d'un regard fixe et consterné. Geneviève revivait sa propre réaction, intense jusqu'à la nausée. Sur le coup, elle ne pouvait s'imaginer l'homme qu'était son père, en aimer un autre de "cette manière-là". Même le mot "homosexuel" était tabou dans sa famille.

- J'étais en état de choc, poursuivit Geneviève. J'en voulais à ma mère d'avoir fait comme si elle ignorait tout, à mon père, de ne pas avoir eu le courage de m'en parler - j'avais 15 ans tout de même - et au monde entier pour tout le reste. Tu as dû te rendre compte à quel point je suis déprimée

depuis mon arrivée, mais j'ai eu le temps de m'habituer à la réalité. J'accepte mieux la situation à présent.

Geneviève fit une pause et ajouta d'une voix larmoyante:

- Mon père me manque tellement! J'aimerais juste pouvoir le retrouver et que nous puissions nous parler.

Brigitte lui assura que cela devrait être possible, qu'elle l'aiderait à le retracer et d'un élan maladroit, serra son amie dans ses bras. Il restait à prendre la décision d'en parler ou non à Michel.

- Il a besoin de connaître la vérité lui aussi, fit remarquer Brigitte. Il souffre en silence, comme toi tu l'as fait.

Elle avait raison.

*

Par une magnifique matinée d'automne, une jeune fille blonde traversait d'un pas léger le pont de la rue Laurier, sentant enfin la porte de sa vie toute grande ouverte. Elle avait rendez-vous avec son frère.